

Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 76 (1979)
Heft: 4

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Variétés

SAINT AMBROISE, évêque de Milan, docteur de l'Eglise

Fils d'un préfet du prétoire des Gaules, Ambroise naquit à Trèves — siège de cette préfecture — vers 333-340. Il se prépara à la carrière administrative, fit de solides études de droit et de rhétorique à Rome. Il fut attaché à la préfecture d'Italie avec le titre de consulaire de la province de Ligurie-Emilie. Il n'était encore que catéchumène lorsqu'il fut chargé d'assurer l'ordre à l'occasion de l'élection du nouvel évêque de Milan qui devait succéder à l'Arien Auxence, en 374. Les paroles qu'il prononça pour engager la population à faire preuve de calme firent une telle impression qu'il fut acclamé évêque. Il se révéla un chef religieux de très grande valeur, faisant preuve des qualités de prudence et d'autorité qu'il tenait de sa formation. Tout en collaborant loyalement avec les empereurs Valentinien, Gertien et Théodose, il ne craignait pas d'imposer à ce dernier une pénitence publique à la suite de la sanglante répression d'une émeute populaire à Thessalonique. Il tint tête au préfet de Rome Symmaque qui voulait réintroduire dans la salle des délibérations du sénat la statue de la Victoire, symbole du paganisme.

UNE REINE INATTENDUE

Mars se mourait. En plaine, les premiers souffles du printemps avaient déjà fait jaillir de terre perce-neige, crocus, clous bleus et primevères. L'homme, journalier et apiculteur à ses heures dans une bourgade du bas pays, avait déjà la nostalgie du pâturage du haut Jura, où il séjournait chaque été, comme berger, depuis une dizaine d'années.

Quant aux abeilles, après une séquestration de longue durée — le gel et la neige ayant emprisonné la terre de fin novembre au début mars — elles avaient fait leurs premières sorties de propreté, maculant de leurs chiures les toits de leurs ruches et, oh ! les sales, par un bel après-midi ensoleillé, les draps de la maîtresse du logis, suspendus dans le verger à un fil tendu entre le gros noyer et le pommier de reinettes du Canada.

Et malencontreusement pour leur maître, si Madame raffolait de miel blond et, à la rigueur, tolérait une piqûre ou deux, elle ne priait guère les souillures brunes et malodorantes déposées sur son linge lessivé par la bourdonnante cohorte qui le fabrique, le miel bien sûr.

Les accès de mauvaise humeur de la lessiveuse, inhérents à un tel sans-gêne, ne pouvaient qu'aviver chez son homme sa tentation,

lancinante depuis quelque temps, de s'évader au moins un jour dans la solitude des combes jurassiques. Rien d'étonnant donc si, à l'aube d'un certain samedi de beau temps, il entreprit la montée de la Côte, sac au dos, skis sur l'épaule. Dès qu'il eut atteint le premier replat en terrain découvert, il dut chausser ses lattes puis tirer dur sur les bâtons jusqu'à son arrivée à proximité du chalet. Il ne put en atteindre l'entrée qu'après avoir creusé une tranchée dans la haute neige tassée aux alentours par l'alternance du gel et du dégel et, aussi, par le passage et le piétinement des skieurs du dimanche qui, profitant de l'obstination du toit à faire le gros dos sous son manteau blanc, l'avaient utilisé comme tremplin de saut.

Finette, sa fidèle chienne de berger, qui n'admettait jamais qu'il partît sans elle, avait perdu contact sur la fin du parcours, contrainte qu'elle était, à divers endroits, de patauger jusqu'au ventre dans une neige gros sel en liquéfaction.

A son arrivée au chalet, un grand feu de sapin bien sec pétillait déjà dans l'âtre, sous le grand manteau de la cheminée. De grandes flammes illuminaiient la cuisine. Des lueurs de feux follets courraient dans la pièce, dansaient contre les parois couvertes de moisissures et de taches de salpêtre, s'accrochaient un bref instant aux solives.

L'air humide et froid du local se transforma peu à peu en une atmosphère tempérée qui incita l'homme à se défaire de ses survêtements. Puis il s'assit dos à la flamme pour sécher sa chemise humide de sueur.

Ce doux réchauffement et la fatigue accumulée pendant la dure montée de la Côte, le fit sombrer dans une douce somnolence. Il en fut tiré brusquement par les jappements rageurs de Finette qui, elle, ayant récupéré rapidement, s'en était allée explorer dans ses moindres recoins la grande étable attenante à la cuisine.

Tout de suite l'homme pensa qu'elle venait de découvrir le refuge d'un animal sauvage s'étant introduit dans le chalet abandonné des humains pour y passer l'hiver à l'abri des intempéries. Il bondit vers la chienne qui, dans une demi obscurité, tentait de ses pattes antérieures, tout en aboyant, d'agrandir un trou percé dans la planche à moitié pourrie formant le dos d'un corps de ruche, dans lequel, chaque année, au début de l'été, un essaim sauvage était venu se réfugier, à la grande satisfaction d'un mouchier soucieux de ne jamais perdre l'occasion de rajeunir le sang de son rucher de la plaine. Il l'avait entreposée là à la fin du dernier automne, après la descente du bétail, avec la ferme intention de venir la réparer par la suite.

Au moment où il souleva la planche couvre-cadres, un animal filiforme brun-foncé, à bavette blanche, bondit hors de la caisse, escalada prestement une échelle, puis disparut dans l'entrecroisement des poutres soutenant la toiture, tandis que Finette faisait promptement le sort que l'on devine aisément à une toute jeune fouine sortie par le trou. A son tour l'homme put saisir la sœur de la victime du chien qui rampait péniblement sur le plancher de la ruche.

Après avoir examiné sa prise, qui n'avait pas encore les yeux ouverts, il la fourra dans l'une des grandes poches de sa veste, histoire de la montrer, dès son retour au logis, à ses deux fillettes qu'il savait friandes d'histoires de bêtes. Pas un instant, il ne songea au désarroi qu'allait éprouver mère fouine en constatant la disparition de ses petits. Dans l'esprit de l'homme, il s'agissait-là d'une engeance pilleuse de poulaillers à détruire à tout prix.

Tout autre fut l'avis des deux gamines. Leur commisération pour la bête dissuada leur père de la livrer aux crocs meurtriers de Finette. Elles s'empressèrent de lui confectionner un lit douillet dans un carton à chaussures, puis, au moyen d'un biberon de poupée, commencèrent à l'alimenter avec un mélange de miel et de lait condensé délayé dans de l'eau bouillie. Cette nourriture parut très bien convenir à leur protégée, qu'elles baptisèrent Reine, parce qu'elle était née dans une ruche. Par la suite, ce régime fut complété avec des brisures de biscuits et des raisins secs, au grand profit de la bête qui, après quelque six mois, atteignit presque la taille d'un adulte.

Dès qu'elle eut les yeux ouverts, Reine ne tarda pas, par ses espiègleries, à se faire aimer de tous les habitants de la maison, même de Finette, la sanguinaire, et de Poutzi, le chat, qui, tous deux au début, avaient cru bon d'adopter à l'égard de la nouvelle venue une attitude réservée, voire sévère. Cependant, au bout de peu de temps, les trois bêtes commencèrent à jouer ensemble, puis à se livrer parfois à des parties de cache-cache épiques, dont Reine était le plus souvent la grande animatrice.

Son corps filiforme et sa vivacité lui permettait de se dissimuler en des endroits les plus inimaginables, d'en sortir à l'improviste pour passer en trombe sous le ventre du chat, de bondir sur le dos de la chienne, puis de s'accrocher fermement à sa queue en pana- che, l'obligeant ainsi à faire moult volte-face pour arriver à se libérer. Puis, lasse du jeu, Reine regagnait en vitesse sa place favorite, en l'occurrence un vieux cabas en paille tressée, suspendu à hauteur d'homme dans le vestibule, qu'elle atteignait en grimpant à un

manche à balai appuyé contre la paroi. Elle s'y endormait presque instantanément, sourde à tous bruits, ne laissant apparaître, par l'ouverture du sac, que son mignon petit nez brun.

Elle fraternisait aussi volontiers avec les humains de la maison, se frottant contre eux, se laissant suspendre par les pattes ou la queue, grimpant jusque sur les épaules du maître pour lui lécher une oreille ou le menton. Bref, des cajoleries et autres gentillesses qui ne pouvaient qu'inciter l'homme à reconsiderer son opinion première concernant les mustélidés. Lui à qui, dès son enfance, on avait appris à voir en eux une engeance malfaisante, commença dès lors à douter du bien-fondé de cette réputation défavorable et finit par dire un jour : « après tout, ils n'ont qu'à fermer convenablement leurs poulaillers ».

Il put par la suite se rendre compte que l'animal était utile aux hommes. En effet, dès que Reine fut adulte et, partant, moins encline à passer tout son temps à jouer, elle adopta des habitudes nocturnes, dormant le jour et chassant la nuit dans le galetas, où elle s'était aménagé un lit dans le capot d'une ruche en paille réformée, peut-être parce qu'il avait gardé un peu de cette odeur caractéristique du logement des abeilles, semblable à celle qu'exhalait son tout premier lit. Et dans le bac où on lui avait appris à faire ses besoins, elle abandonna maintes fois des crottes en grande partie constituées de poils de rats et de souris.

Plus tard, on s'aperçut que Reine s'évadait du galetas. En passant par un trou pratiqué dans le berceau de l'avant-toit, elle descendait dans le jardin en se glissant entre le mur et le tavillonnage de protection. Pendant un certain temps, on l'entendit regagner son gîte chaque matin, de très bonne heure. En revanche, dès la fin de l'hiver ses retours furent de moins en moins fréquents. Et lorsque la neige eut totalement disparu sur les montagnes, on dut admettre qu'elle avait changé de cantonnement.

Sa disparition causa à ses bienfaitrices la déception que doit s'attendre à éprouver tôt ou tard, en général au moment du rut, tout éleveur d'un animal sauvage. Reine avait probablement rencontré, au cours de ses sorties nocturnes, un congénère au contact duquel s'était réveillé en elle l'instinct de sauvagerie inné chez tous ceux de son espèce.

Et si, dans le courant de l'hiver suivant, on entendit parfois dans le galetas des bruits insolites pouvant faire croire à son retour, jamais plus elle ne répondit à l'appel de son nom.

Ad. Goy